

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

COL DE LINON

Fournitures jointes à ce numéro : Linon dessiné coton M F A.

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes occupées ensemble des détails de toilette. Tout l'hiver vous avez travaillé pour les soldats, vous leur avez envoyé, je suis sûre, de bons tricots bien chauds, qui auront été des mieux accueillis.

Le soleil nous engage à penser aux toilettes claires, aux enjolivements gracieux, aussi je crois que le gentil col, joint à votre journal, vous fera plaisir à toutes.

Sur de fin linon, vous broderez de petits papillons aux ailes étendues; ces dernières se font en anglaise à brides, le corps et le bout des antennes au plumetis, ayez soin de bien bourrer le corps, afin qu'il ait plus de relief. La guirlande de feuilles qui entoure le col se fait en broderie anglaise, le bord avec dents irrégulières se festonne.

Pour donner plus de légèreté et d'élégance à l'ensemble de votre travail, demandez à votre mère une valenciennes,

ou autre dentelle que vous coudrez en dessous du feston, en la soulevant un peu, surtout aux angles, afin qu'elle ne tire pas, ce qui serait disgracieux.

Le col, bien brodé, vous attirera des éloges de toutes les bonnes travailleuses et vous serez doublement heureuses de vous en parer, l'ayant fait vous-même.

Outre cela, mes petites amies, il n'offre pas de difficultés; vous connaissez tous les points indiqués, son exécution ne vous causera aucun ennui.

C. C.



(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).



OUVRAGES DIVERS



LA LEÇON DE TANTE PATIENCE

Voici mars, mes chères petites, avec ses giboulées, ses éclaircies, son soleil déjà réchauffant, aux heures de midi ; — on sent l'approche du printemps, qui nous parle d'espérance. Au printemps, la délivrance approchera — qui dit printemps dit espoir, et que pourrions-nous bien espérer si ce n'est de voir chasser de nos chères provinces, de la valeureuse Belgique, ces hordes de barbares qui font tant de mal ! Ayons donc encore un peu de patience ! Ce long et triste hiver ne tardera pas à prendre fin. Nos chers soldats auront moins froid, bientôt. Souhaitons qu'ils aient la récompense de leur endurance et de leur courage ! Restez bien sages, bien gentilles, en attendant la fin de toutes nos angoisses. Consolez, aidez, égayez votre chère maman ; soyez laborieuses, encore, avant que les beaux jours ne viennent vous donner l'envie d'abandonner l'aiguille pour les jeux en plein air.

Qu'allons-nous faire, cette fois, pour occuper les petits doigts ?

Marcelle me demande un couvre-théière, pas difficile à faire. Cherchons !

Je vous propose de fouiller dans les boîtes-trésors, il serait bien étonnant que nous n'y trouvions pas un joli tissu qui nous servira à faire le fond du *tea cosy*.

— Du *tea cosy* ! qu'est cela, tante Patience ?

— Comment, Benjamine, tu ne connais pas cette expression de nos amis les Anglais ? Qui sait assez d'anglais pour en expliquer la signification exacte ?

— Moi, tante Patience. Miss Betty me l'a expliqué. *Cosy*, en anglais, veut dire « confortable ». Le *tea cosy* est un capuchon destiné à tenir le thé « confortablement » au chaud.

— Bien, Germaine. Les Anglais étant de grands buveurs de thé, il est naturel qu'ils aient été les premiers à inventer ce « raffinement » et que, pendant longtemps, nous nous soyons servis de leur expression.

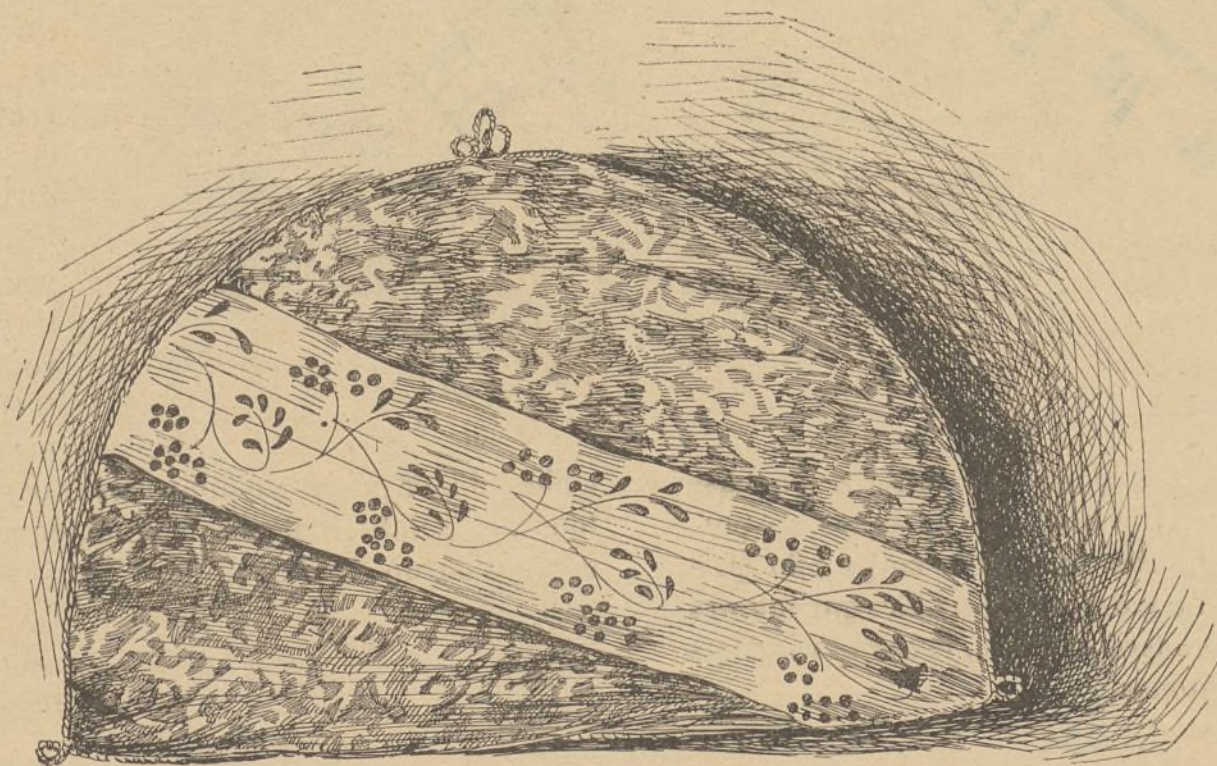


Fig. 1. — Couvre-théière. Planche n° 1.



Fig. 2. — Pelote. Planche n° 2.
Échantillonnée avec fournitures et garnitures : 3 fr. 75.

— Tante Patience, j'aime mieux qu'on emploie le mot français, puisqu'il y en a un.

— Et tu as raison, ma petite Micheline. Il n'y a rien de plus ridicule que d'employer toujours des mots étrangers pour exprimer des choses qui portent un nom français. Parlons *notre* langue. C'est la plus belle, la plus harmonieuse, la plus claire, la plus riche.

Donc, continuant nos fouilles, nous venons de trouver une jolie cretonne à dessins rouges sur fond écru. Cela sera parfait. Coupons-en deux morceaux de 0^m,40 de long, 0^m,27 de haut, en les arrondissant, comme le montre la gravure. Prenons maintenant deux bandes de toile écru de 0^m,10 de largeur et 0^m,35 de long; reportons sur la toile, bien au milieu, le dessin que nous trouverons sur la planche, et qui représente une guirlande de jolies petites baies corallines. Avec du coton rouge, brodons les petites baies au passé; avec du coton vert, les petites feuilles, toujours au passé. Les tiges et les lignes seront faites au point de tige, toujours en vert. Procédons maintenant au montage; fixons une bande au travers de chaque morceau de cretonne et cousons-la à petits points le long de ses bords repliés. Posez à l'envers, sur la table, les deux moitiés du couvre-théière. Appliquez sur l'envers une couche d'ouate, puis un morceau d'andri-nople de même forme que la cretonne. Bâlissez le tout à grands points, tout au travers; réunissez tout autour, par une couture, les bords des tissus repliés, puis cousez ensemble les bords arrondis. Cachez les coutures par une cordelière rouge, et voilà le chef-d'œuvre terminé.

Pour toi, Simone, voici une charmante petite pelote qui fera très bien sur la table à ouvrage de grand'mère, puisque c'est pour grand'mère que tu veux travailler.

Prenons, cette fois, une petite bande de satin vieux bleu de 25 sur 8 centimètres et décalquons le dessin de la planche. Les petites guirlandes se font en rococo vert; les boutons de rose sont très amusants à faire. Prenons d'abord du rococo rose, faisons à la pointe du bouton deux points; puis, avec du rococo vert, faisons deux autres points à la base des deux premiers, l'un à gauche et l'autre à droite. Ces deux points figureront le calice entr'ouvert, qui laissera apercevoir la corolle repliée.

Entilez maintenant dans votre aiguille un fil de soie verte et lancez à la pointe trois points, aux folioles deux points. Les feuilles sont en rococo vert, la tige au point de tige. Il y a aussi des fleurettes en rococo rose encadrées de paillettes. Tout cela est, pour vous, du connu et vous vous en tirerez parfaitement.

Le montage est un peu plus difficile. A l'aide, maman! Vous prendrez une petite boîte ronde; sur



Fig. 3. — Porte-brosses brodé. Planche n° 3.
Échantillonné avec fournitures : 3 fr. 90.

a paroi extérieure, vous tendrez le satin brodé, soigneusement repassé. La boîte sera remplie d'ouate. Par-dessus, on tendra un filet d'or sur un peu de gaze ou de soie d'or; les bords seront cachés, dans le haut, par une petite corde et une dentelle d'or; dans le bas, par un galon.

— Mais pourquoi as-tu des larmes dans les yeux, petite Benjamine? Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine?

Benjamine va se blottir dans les bras de tante Patience, et, tout en s'essuyant les yeux, elle lui chuchote à l'oreille :

— Tout cela est bien difficile pour moi! Je ne saurai jamais broder toutes ces belles choses-là.

Tout émue de ce grand chagrin, tante Patience console et rassure la fillette.

— C'est vrai, ma petiotte, tu as raison! J'oublie toujours que si j'ai parmi mes petites élèves de grandes filles qui savent déjà travailler gentiment, j'ai aussi des toutes petites, qui commencent, qui tâtonnent. Viens, nous allons combiner pour ta chambre un joli porte-brosses que tu feras sans peine.

sens contraire du premier. Le feston sera fait, comme vous le savez bien, avec du coton perlé vieil or foncé. Passons aux petits motifs. Les fleurettes sont faites au point lancé, en vieux rose; les groupes

de cinq petites croix, en vert de deux tons. Toutes les croix intérieures sont faites en vieil or moyen, avec, tout autour, 4 points : 2 clairs et 2 foncés.

Découpez le tissu tout autour des festons, et, avec la bande, faites deux poches que maman piquera à la machine. Es-tu consolée, Benjamine?

Pour toutes, grandes et petites, voici une jolie chaise en tapisserie, que je puis envoyer toute tramée, c'est-à-dire avec de long fils de laine tendus sur tout le dessin. Il suffira de prendre un fil de laine de même teinte

et de faire, par-dessus le fil tendu, des demi-points. Les tons employés sont vieux bleu pour les parties les plus claires, vieux rose et vieil or pour les traits foncés. C'est facile et amusant au possible.

— Il y a longtemps, tante Patience, que nous



Fig. 4. — Chaise en tapisserie. La chaise toute tramée avec laines : 10 fr. 50.



Fig. 5. — Petite dentelle imitant le Venise.

Prenons de la toile écrue, épaisse et lisse, un morceau de 33 centimètres de haut sur 23 de large. Maman décalquera, par-dessus, le dessin de la planche : un feston tout autour, un motif dans le haut, composé de petites croix. Sur un second morceau de toile, de 18 sur 35, elle décalquera l'autre dessin : un feston dans le haut et deux motifs disposés en

n'avons fait une gentille dentelle au crochet. Mariette, ma bonne, est en train de me faire de jolis pantalons, je voudrais faire une dentelle pour les orner.

— Pour les orner, ma petite Josette, tu as, je crois, les yeux plus grands que... le crochet! Commence toujours par en garnir un, ce ne sera déjà

pas mal. Voici une ravissante petite dentelle qui fera bien ton affaire.

Je te rappelle que m. veut dire maille, m. ch., maille-chaînette, m. s., maille simple et b., bride.

DENTELLE

Faites 17 m. ch. que vous fermez en rond et sur lesquelles vous faites 5 m. simples, 1 picot composé de 5 m. ch., 1 m. s. sur la 1^{re} m., 5 m. s., 1 picot, 5 m. s. 4.

Faites 17 m. ch. pour former un rond sur lequel vous faites 5 m. s., 1 picot, 2 m. s., puis 10 m. ch. Vous lâchez la dernière m., vous piquez le crochet dans la 3^e m. s. entre les deux picots du rond précédent. Vous reprenez la m. que vous avez abandonnée, vous jetez le fil sur le crochet et vous le faites passer dans les deux m. Vous faites alors sur ce nouveau rond : 5 m. s., 1 picot, 5 m. s., 1 picot, 5 m. s., puis vous achevez l'autre rond en faisant 3 m. s., 1 picot, 5 m. s., 17 m. ch., fermées en rond. Faire 5 m. s., 1 picot, 2 m. s., 10 m. ch. que vous ramenez au milieu du rond précédent. 5 m. s., 1 picot, 2 m. s., puis de nouveau 10 m. ch. que vous ramenez au milieu du rond précédent et dans lequel vous faites 5 m. s., 1 picot, 2 m. s., 1 picot, 2 m. s., 1 picot, 5 m. s., puis vous achevez les deux autres

ronds en faisant dans chacun 2 m. s., 1 picot, 5 m. s. Vous recommencez toujours depuis 4.

PIED DE LA DENTELLE

1 b., 1 m. ch. sous laquelle vous passez 1 m., 1 b., 1 m. ch., et ainsi de suite.

Enfin, pour terminer notre leçon, voici un délicieux dessus de clavier pour les plus grandes, qui sont déjà adroites de leurs petites mains; ce sera si amusant de broder tous ces jolis petits oiseaux! Le dessin aura été reporté sur moire ivoire. Le corps des oiseaux est brodé au point de tige et au point lancé, avec des tons gris, bruns, un peu de noir, du bleu turquoise, du rose pâle; le bec, les pattes et les yeux sont noirs. Au milieu, voici la « maman oiseau » qui, perchée sur une branche, donne une leçon de chant à ses petits. Ceux-ci sont brodés entièrement en gris et bleu, avec un peu de jaune. La branche, au point de tige, en soie brun, les feuillages en vert, et le soleil qui éclaire cette amusante petite scène est brodé, faut-il le dire? en soie or. Regardez de tout près, et vous verrez des notes croches, doubles croches, s'échapper du gosier de l'oiseau; brodez-les en noir. N'est-ce pas que ce sera amusant à faire? Si vous êtes embarrassées, écrivez! Vous verrez que Tante Patience est toujours là!

Cousine CLAIRE.

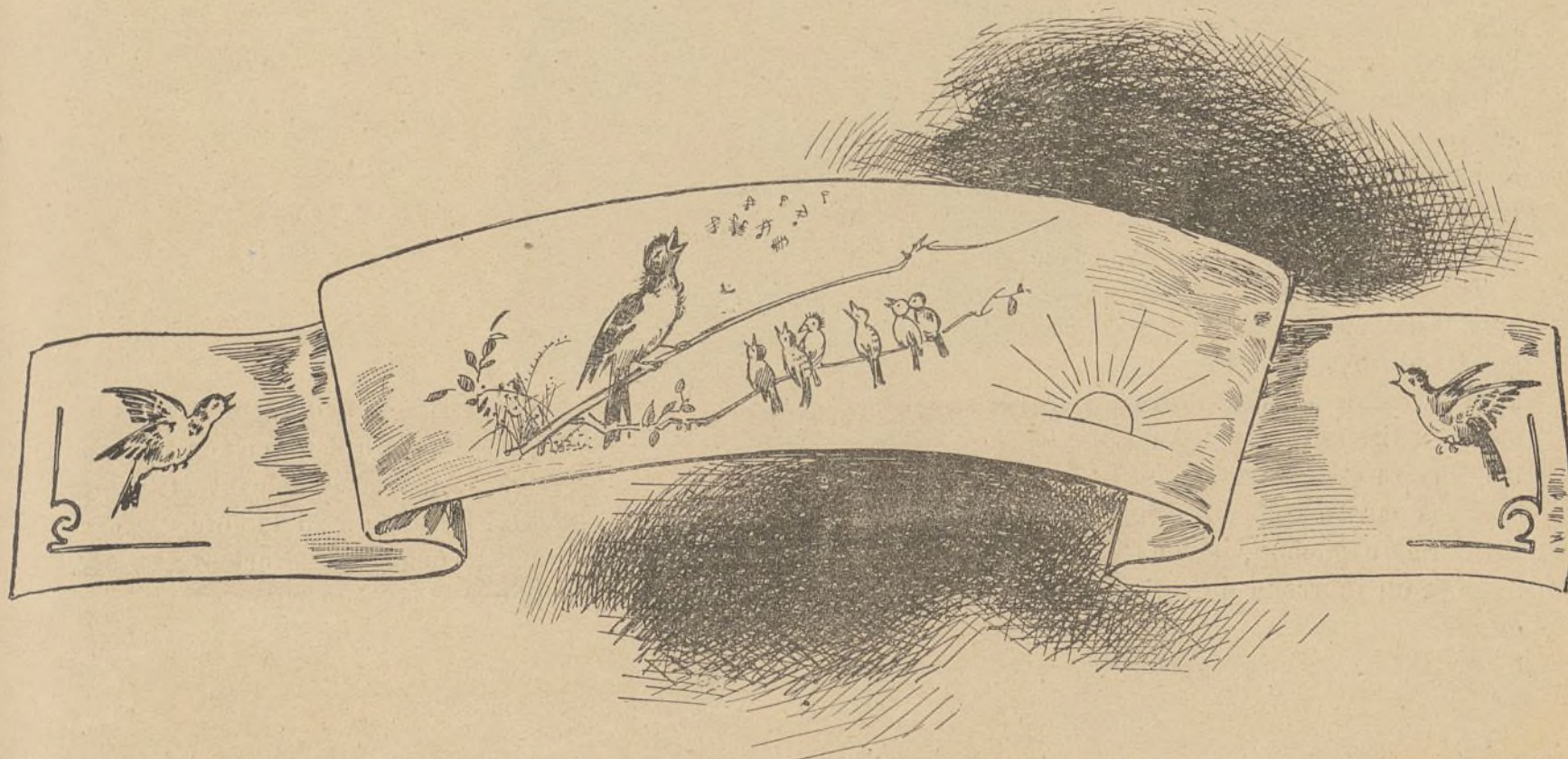


Fig. 6. — Dessus de clavier "La Leçon de chant". Le dessin sur papier : 1 fr. Échantillonné avec fournitures : 6 fr. 50.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

MANTE DE LAITIÈRE FLAMANDE POUR FRISSETTE

Toutes, mes petites amies, vous vous êtes intéressées aux graves événements qui se déroulent encore chaque jour, vous avez pris votre part des inquiétudes de vos mamans, de vos grandes sœurs; vous avez, j'en suis bien sûre, travaillé pour nos soldats français et belges, si courageux et si dévoués. Les plus difficiles ne peuvent vous demander davantage et je suis la première à trouver naturel que vous reveniez à votre amie Frisette un peu négligée.

Vous avez entendu parler beaucoup de la Belgique, que diriez-vous d'un costume de laitière flamande? La pièce principale, la plus caractéristique, est la grande mante à capuchon dont je vous envoie le patron.

Celui-ci se compose de deux parties : la mante et le capuchon ornés par moitié chacun.

Pour la mante, il vous faudra un morceau de drap de 35 centimètres environ de large sur 55 centimètres de long.

Pliez ce tissu en deux et, sur ce pli, posez un des bords le plus long du patron. Coupez encore une fois ce patron dans du satin noir.

Repliez les bords du drap, sur trois côtés seulement, sur 1 centimètre environ; repliez de même le satin. Posez les deux tissus l'un sur l'autre, envers contre envers, et fixez-les par de petits points toujours sur trois côtés.

Pour le capuchon, il vous faudra un morceau de drap et un morceau de satin de 50 X 25. Pliez ce morceau en deux et, sur le pli, posez le bord droit fil du patron. Coupez suivant les contours. Posez les deux tissus l'un sur l'autre envers contre envers.

D'après les crans indiqués sur la partie arrondie, formez des plis qui garniront le dessus du capuchon. Le long du bord opposé, qui est droit fil, faites des fronces régulières.

Faites-en de même dans le haut de la mante,

jusqu'à ce que vous ayez obtenu une longueur de 25 centimètres.

Les fronces seront faites sur le drap seulement.

Montez le capuchon à la mante en couture à points devant, en rabattant la doublure à points de côté sur l'envers.

Le capuchon est bordé devant d'une bande droit fil de 5 centimètres et demi, en drap pour l'envers, en satin pour l'endroit. Cette bande est montée à petits points de côté.

Vous la ferez en fin drap noir, vous la doublerez entièrement de satin noir et garnirez le capuchon d'un revers de même tissu.

Je ne vous envoie pas le patron des autres pièces, rien n'est plus facile à exécuter. Pour la robe, choisissez une satinette à dessins cachemire; pour la taille de Frisette, la jupe doit avoir 65 centimètres de largeur, elle est froncée du haut et le petit corsage kimono est monté après, les manches droites sont garnies au bas d'une petite dentelle.

Un gentil fichu de mousseline blanche est entouré de la même dentelle et croisé devant sous un tablier de cotonnade bleue, ce dernier mesure 30 centimètres de large sur 22 de haut, il est froncé sous une ceinture large de 1 centimètre arrêtée par une pres-

sion ou un bouton. Le fichu a 25 de côté.

Le bonnet, aussi coquet que gracieux, se compose d'un rectangle de mousseline ayant 25 de large sur 18 de haut, il est froncé sur une étroite bande de même tissu et entouré de deux petits volants bordés de dentelle.

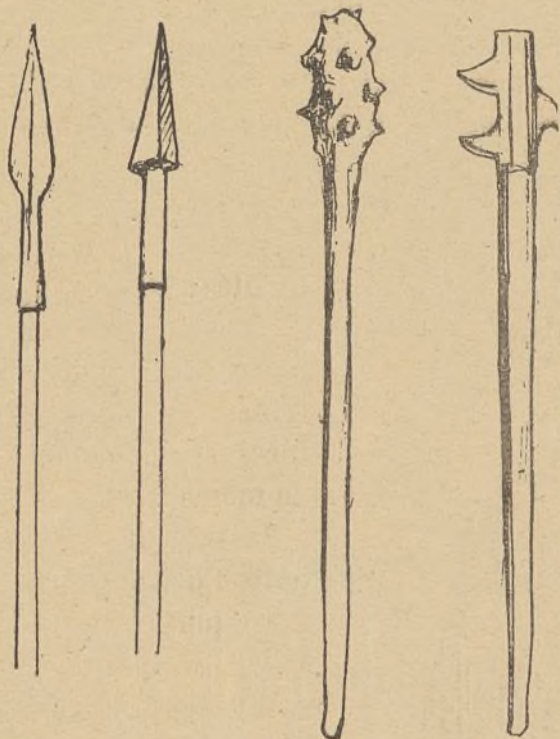
Cette petite laitière flamande est tout à fait gracieuse, elle fera très bon ménage avec votre Alsacienne, toutes deux causeront de leurs désastres, mais aussi de toutes leurs espérances et des victoires de leurs chers alliés.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

— Tu nous parlais l'autre jour des canons et des fusils, oncle Fred. Mais, avant ces armes-là, avec lesquelles faisait-on la guerre?

— Avec beaucoup d'autres moins perfectionnées,



Massues et javelots.

mais peut-être encore plus meurtrières. Vous comprenez bien que l'usage des armes est aussi ancien que le monde!

— Oh! oui, oncle Fred. Puisqu'il y a toujours eu des rivalités entre les peuples, il a bien fallu que ceux-ci inventent des moyens de se battre et de se défendre. Mais qu'avait-on bien pu imaginer, autrefois?

— Mes pauvres enfants! Les hommes n'ont jamais été à court d'idées dans ce domaine-là. Si cela vous intéresse, nous allons passer en revue les principales armes auxquelles les combattants avaient recours dans l'antiquité.

Les deux plus simples furent celles que les petits garçons emploient quelquefois encore, malgré les défenses qui leur sont faites. Vous voyez bien de quoi je veux parler?

— Non, oncle Fred.

— Cela prouve que vous vous conduisez mieux que, par exemple, les garnements du village dans lequel vous êtes nés. Que se lancent-ils à la tête dès qu'ils ne sont pas d'accord?

— Des pierres!

— Des bâtons!

— Les deux; ils savent se servir aussi bien des unes que des autres. Eh! bien, nos ancêtres n'avaient

pas d'autres moyens de se faire du mal. Seulement ils inventèrent la fronde pour lancer les pierres plus loin et plus vigoureusement qu'avec la main; et ils transformèrent le bâton en massue et en javelot. Je suppose que vous pouvez me dire ce que c'est qu'une massue?

— Oh! oui, oncle Fred, c'est un bâton beaucoup plus gros à une extrémité qu'à l'autre. On le tient par le bout mince et on frappe avec l'autre côté.

— Et vous imaginez quelle bonne besogne on pouvait faire avec un instrument de ce genre-là? Quant au javelot, c'était une arme très pesante, qui ne pouvait être maniée contre l'ennemi que par un homme très fort et très vigoureux. C'était un morceau de bois rond ou carré, pas plus gros que ce que peut prendre une main, terminé par une pointe de fer très aiguë. Un auteur ancien raconte qu'à la bataille de Sillosie, un javelot fut lancé d'une telle force qu'il traversa la cuisse d'un guerrier. Voilà qui vous fait ouvrir de grands yeux!

— Oh! oui, mon oncle. Comment pouvait-on, en se servant seulement du bras et de la main, arriver à des résultats aussi extraordinaires?

— Dans l'antiquité, la force physique des hommes était plus grande qu'aujourd'hui; mais si vigoureux qu'ils fussent, les combattants de ces époques lointaines ne l'étaient pas encore suffisamment à leur gré et ils inventèrent des engins de destruction, tels que l'arc, le bélier, la baliste, la catapulte, etc.

— Oh! l'arc, nous savons ce que c'est. Jacques et moi en avons à la campagne pour jouer dans le jardin.

— Oui, mais vos arcs, mes pauvres enfants, sont des joujoux, tandis que ceux des guerriers étaient beaucoup plus imposants.

— Celui d'Ulysse ne pouvait être tendu que par lui-même, n'est-ce pas, oncle Fred?



Archers.

— Oui, Simone, et les archers devaient, en général, être doués d'une grande vigueur. Un écrivain,



Bélier à mains.

dont je ne me rappelle plus le nom, rapporte que les croisés, pour bander leurs arcs, étaient obligés de se coucher sur le dos. Ils appuyaient leurs pieds sur le bois de l'arc et ils amenaient la corde jusqu'à leur tête en la tirant avec les deux mains. Vous voyez que c'est autre chose que ce que vous faites avec vos arcs pour vous amuser?

On dit que ce sont les archers anglais et écossais, dont la réputation d'adresse était très grande, qui assurèrent le succès des batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Il ne me semble pas qu'on puisse viser bien exactement avec un arc?

— Tu te trompes, Jean, et la preuve, c'est la petite histoire que voici : Philippe II de Macédoine eut, au siège de Méthone, l'œil droit crevé par une flèche sur laquelle il était écrit : « *A l'œil droit de Philippe.* » Cette flèche avait été lancée par un archer nommé Aster, dont Philippe avait dédaigné les services, et tu vois qu'elle n'avait pas manqué son but.

Au contraire de ce que tu penses, la plupart des archers maniaient leur arme avec une précision remarquable et les Crétois sont, de tous les peuples de l'antiquité, ceux qui possédaient la réputation d'adresse la plus grande.

— Qu'était-ce que le bélier, oncle Fred?

— Oh ! oh ! ceci est un peu plus compliqué, mes enfants. Le bélier était une énorme machine qui fut, dit-on, inventée par les Carthaginois. Elle se composait d'une énorme poutre à l'extrémité de laquelle se trouvait la tête d'un bélier, d'où son nom.

— Oh ! que c'est drôle !

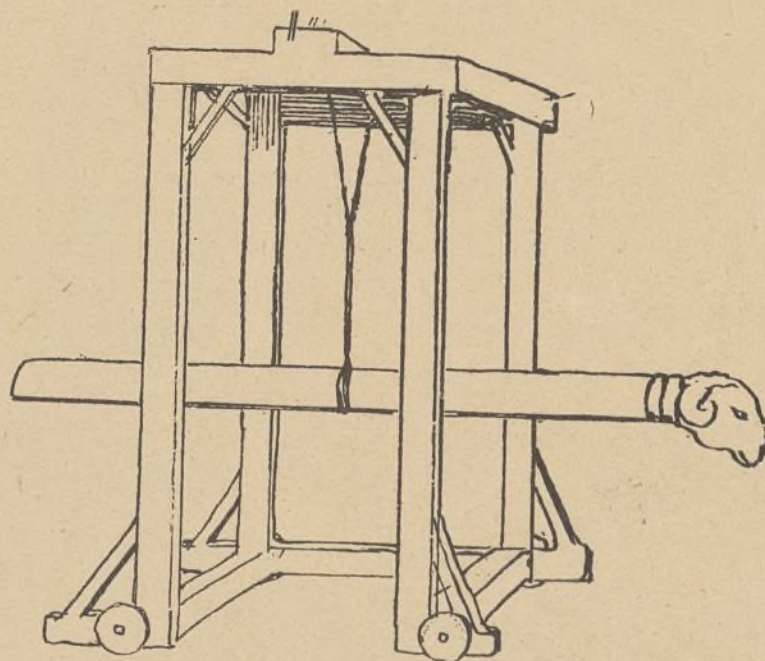
— N'est-ce pas ? Et c'est la tête du bélier qui venait frapper contre les murailles qu'il s'agissait d'abattre, et qui étaient, le plus souvent, les murailles des villes assiégées.

— Mais comment manœuvrait-on cette poutre, oncle Fred ?

— Quelquefois au moyen de câbles ou de chaînes, mais d'autres fois à bras d'hommes.

— Il devait en falloir beaucoup alors ?

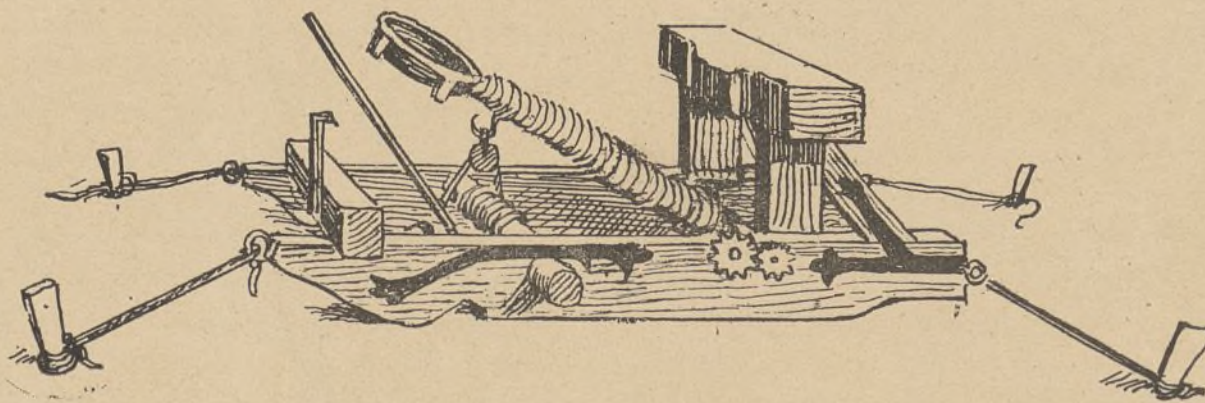
— Un historien, du nom de Josèphe, qui est



Bélier à charpente.

digne de foi, fit la description d'un bélier, pour la manœuvre duquel il ne fallait pas moins de quinze cents hommes.

— Quinze cents !



Catapulte (XII^e siècle).

— Oui, Denise. Je comprends que ce chiffre vous paraisse énorme; mais vous n'êtes pas au bout de vos étonnements. Rien que la tête du bélier avait la grosseur de dix hommes; elle était armée de vingt-cinq cornes énormes et la masse qui lui servait de contre-poids pesait quinze cents talents, c'est-à-dire environ quatre-vingt-dix mille kilogrammes. Lorsque cette tête était simplement isolée de la poutre, cent cinquante paires de bœufs pouvaient à peine la traîner.

— Eh bien! ce devait être une imposante machine qu'un bélier, mais cela ne devait pas être très pratique.

— Tous n'étaient pas de proportions aussi fantastiques, mes enfants, et il y en avait de plus légers; mais c'étaient toujours des engins d'une certaine

loin possible des projectiles aussi gros que possible.

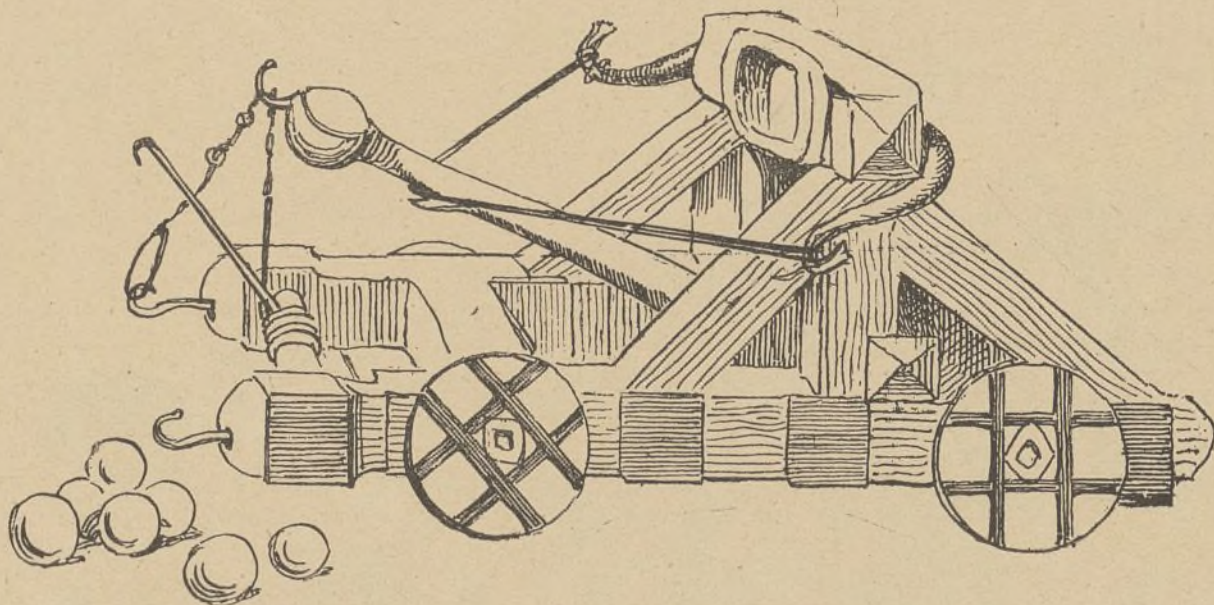
Il y avait des balistes d'une telle force qu'elles lançaient à plus de mille mètres des blocs de pierre pesant cent vingt kilogrammes.

— Qui a bien pu inventer de semblables machines?

— On dit que ce sont les Phéniciens, et elles rendaient de tels services qu'on s'en servit encore après l'invention de la poudre. Elles pouvaient lancer non seulement des pierres énormes, mais encore des flèches, des matières combustibles, de la chaux vive et même des torches enflammées. En France, on préférait la catapulte.

— Ah! enfin, voici la catapulte!

Les catapultes étaient également des engins destinés à lancer à distance des projectiles très lourds;



Reconstitution d'un catapulte antique (Musée de Saint-Germain).

importance contre lesquels les assiégés n'avaient pas beaucoup de moyens de défense.

— En effet, comment faisaient-ils quand une machine de ce genre s'installait sous leurs murailles?

— Ils s'efforçaient d'amortir le choc en opposant d'énormes sacs de paille ou de laine; ou encore ils tentaient de l'incendier et de la briser en laissant tomber du haut des murs, des poutres, des pierres, des masses de plomb, et tous les objets pesants dont ils pouvaient disposer. On vit même les Romains employer à cet usage de belles statues. En avez-vous assez, de toutes ces histoires, ou voulez-vous que je continue?

— Oh! continue, oncle Fred. Tu avais parlé encore d'autres armes, la... la... ah! comment donc?

— La baliste.

— C'est cela et puis la... la...

— La catapulte.

— C'étaient des appareils destinés à lancer le plus

quelques-unes de ces machines lançaient, à plus de cinq cents mètres, des charges de quatre-vingts kilogrammes, mais le mécanisme était tel que ces charges passaient souvent à côté du but visé.

— Ce n'étaient pas des instruments de précision, alors?

— Pas précisément. Les catapultes de campagne étaient montées sur un chariot roulant, et les armées les traînaient à leur suite; mais il y en avait d'autres qu'on construisait à l'endroit même où elles devaient servir.

Je crois bien ne pas me tromper en vous disant qu'il existe un modèle de catapulte, reconstruit d'après les renseignements puisés dans les auteurs anciens, au musée de Saint-Germain. Il faudra que nous l'allions voir ensemble.

— Oh! oui, oncle Fred. Demain?

— Non, pas demain, mais la semaine prochaine si vous voulez.

Pour les réfugiés.

En Angleterre, on a trouvé une manière originale et amusante de venir en aide aux réfugiés. Chaque

les pommes de terre que les fillettes, défilant sur deux rangs, lui remettent. On ne peut en donner



fillette apporte le matin à l'école une pomme de terre..., une seule!

L'institutrice recueille dans un grand panier toutes

qu'une, mais voyez comme elles sont grosses, les pommes de terre, et cela en fait tout de même une belle provision.

LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

(Suite.)

1^{er} novembre. — Papa donne toujours très régulièrement de ses nouvelles. Il est dans un parc d'artillerie où l'on répare les canons et où on fait des obus et des cartouches. M^{lle} Annic, ma poupée, a aussi reçu une lettre de son fiancé le marin. Il a été nommé général parce qu'à lui seul il a tué 100.000 Allemands!... Paul-André vient d'entrer sans que je l'entende, et il a lu par-dessus mon épaule ce que j'écrivais sur mon journal. Alors il s'est mis à rire, à rire si fort, qu'il en est tombé par terre! Je lui ai demandé qu'est-ce qui lui semblait tellement drôle, et il m'a répondu :

— Alors tu t'imagines qu'un soldat peut tuer à lui tout seul 100.000 Allemands!... Tu es folle!

Et il a recommencé à se tordre. Alors je n'ai pas pu me contenir et je l'ai mis à la porte en criant que ce n'était pas la peine de faire tant de manières parce que je m'étais trompée d'un zéro en trop.

15 novembre. — C'est dans quelques jours la fête du roi des Belges, Albert I^{er}. Tout le monde lui envoie des lettres et des cartes, pour le remercier d'avoir arrêté les méchants Allemands avec son sabre et d'avoir permis aux Français d'aller vite, pendant ce temps-là, chercher leurs fusils et leurs canons pour faire pif, paf, poum, contre les Prussiens. Mademoiselle m'a raconté que le roi Albert était le modèle de la loyauté et du courage, que c'était un héros, comme le chevalier Bayard, « sans peur et sans reproche », dont j'ai appris l'histoire. Alors j'ai voulu envoyer, moi aussi, une lettre au bon roi, et je l'ai écrite toute seule. La voici : « Monsieur le roi Albert, je t'aime de tout mon

cœur parce que tu es très brave et puis aussi parce que tu as de jolis petits enfants. Je les ai vus en photographie. Embrasse-les bien pour moi. Je m'appelle Pitchounette et je te souhaite une bonne fête. Vive la France, vive la Belgique! » Grand'mère m'a dit que le roi me répondrait sûrement.

20 décembre. — C'est bientôt Noël. Cette année, le petit Jésus n'est pas riche, parce que c'est la guerre! Il faut qu'il donne beaucoup de vêtements aux pauvres petits Belges qui ont été chassés de leur pays, et il ne lui reste presque plus d'argent pour acheter des jouets pour nous. Mais cela ne fait rien; puisque c'est la guerre, il faut bien que les petits garçons et les petites filles se privent aussi de quelque chose.

L'autre soir, j'entendais maman dire à

grand'mère que la cuisinière ne faisait pas assez d'économie, et que, si la guerre durait longtemps, elle serait très embarrassée pour tout payer. Tout de suite, j'ai été trouver la vieille Annette et lui ai dit :

— Vous savez, Annette, il faut faire des économies, je ne veux plus que vous me mettiez de beurre sur mes tartines le matin.

Mais voilà Annette qui lève les bras au ciel en criant :

— Voyez-vous ça, ce pauvre chou qui veut se priver de beurre! Jamais de la vie, mon mignon, vous aurez vos tartines le matin comme d'habitude. Ce n'est point cela qui coûte le plus.

Alors je lui ai dit que les petits Belges étaient aussi des pauvres choux et qu'ils n'avaient sûrement pas de beurre sur leur pain le matin, que j'étais bien décidée à ne plus en prendre, et que si



Il s'est mis à rire si fort qu'il en est tombé par terre.

elle m'en donnait, je ne le mangerais pas... et Annette n'a plus rien trouvé à dire.

26 décembre. — Noël est venu tout de même, et il m'a fait une grande surprise ! Dans la cheminée du salon, le petit Jésus avait mis pour moi une poupée habillée en infirmière, et pour Paul-André, un costume d'officier d'artillerie, comme papa.

Dans la cheminée de grand'mère, nous avons trouvé une boîte de soldats pour mon frère et pour moi une mercerie avec des soies, des perles et des laines de toutes les couleurs ; dans la chambre de maman, ç'a été la plus belle surprise : papa au coin du feu, assis dans un fauteuil ! Il était arrivé pendant la nuit et nous n'avions rien entendu ! Sûrement c'était le petit Jésus qui nous l'avait envoyé. Mon cher petit papa, comme je l'ai embrassé ! Il riait, il me faisait sauter sur ses genoux, grand'mère et maman pleuraient de joie. Quel beau Noël nous avons passé ! Malheureusement, il ne peut rester que quatre jours. Le bon général Joffre lui a permis de venir embrasser sa petite fille et son petit garçon, mais il faut qu'il retourne ensuite à la guerre.

Après le déjeuner, nous avons été porter nos cadeaux aux blessés. L'ambulance était toute pavoisée de drapeaux français, anglais et belges. Au beau milieu de la salle, il y avait un grand sapin tout illuminé de bougies. J'ai aidé à distribuer aux malades des paquets de tabac, des cigares, des pipes. On a ensuite apporté un grand plum-pudding qui flambait et on a bu du champagne en chantant la *Marseillaise*. J'avais aussi un petit panier rempli de bouquets de violettes, et tous les soldats auxquels j'en ai donné m'ont embrassée sur les deux joues. Il y en avait un qui était un nègre, comme le Marocain de Nantes ; j'ai eu un peu peur quand il m'a enlevée très haut dans ses bras en criant : « Zoulie petite Française !... » Mais je n'ai rien dit.

30 décembre. — Pauvre petit papa est reparti. Tout le monde a pleuré. Mais il reviendra encore, bientôt. Paul-André et moi nous avons récolté tous nos jouets de l'année dernière et nous avons été les porter chez une dame pour les petits Belges. Mademoiselle m'a raconté qu'il est arrivé d'Amérique un grand bateau chargé de poupées, de panoplies, de chemins de fer mécaniques, de toutes sortes de jou-joux amusants et aussi de gâteaux et de bonbons pour les pauvres enfants qui n'ont plus de logis et que les méchants Allemands ont chassés de leur pays. Alors le petit Jésus n'a rien pu leur mettre dans leurs souliers, puisque leurs maisons sont démolies et qu'il n'y a plus de cheminées. Ils vont être bien contents de recevoir tous ces cadeaux et les Américains sont bien gentils. Du reste, je trouve

que tout le monde est très gentil, il n'y a que les Allemands qui sont méchants. Et je ne comprends pas bien pourquoi. Ils n'ont pourtant pas des têtes comme des loups et des griffes comme les tigres ; ils ne marchent pas à quatre pattes comme des animaux féroces et pourtant j'entends dire que ce sont de véritables monstres. Alors, je crois que j'ai trouvé la raison. J'ai lu dans un livre d'images que l'Ogre était très méchant, il a dû avoir des enfants et ce sont les Allemands, voilà pourquoi ils font du mal aux petits garçons et aux petites filles et les tuent pour les manger.

1^{er} Janvier. — Nous sommes maintenant dans l'année 1915. C'est aujourd'hui qu'on se souhaite le nouvel an, mais ce n'est pas comme les autres fois. On n'est pas si gai et on ne mange pas de bonbons au chocolat. Maman, qui en recevait tant de tous les messieurs qui viennent dîner à la maison, n'en a pas eu le plus petit sac. Cela se comprend, puisqu'il faut faire des économies. Mais c'est malheureux, parce que j'aime beaucoup le chocolat !

8 janvier. — Grand'mère a organisé depuis le mois de septembre un ouvroir où des dames viennent coudre et tricoter pour les blessés. Maman m'a permis, moi aussi, de réunir le jeudi mes petites amies et nous faisons aussi du crochet et de la couture pour les soldats, mais pas les vrais, non, ceux qui sont des poupées habillées en militaires. Puis nous avons aussi une petite ambulance, avec des lits et des infirmières. Ma poupée du petit Noël de cette année est l'infirmière major. Paul-André a voulu être le chirurgien, mais au lieu de guérir nos soldats il leur arrache les bras et les jambes sous prétexte de les opérer, alors mes amies Jeanne et Alice n'ont plus voulu apporter leurs poupées, et elles ont bien raison.

10 janvier. — J'ai repris mes leçons de piano, parce que papa dit que la musique est comme l'histoire et la géographie et qu'on doit l'étudier même en temps de guerre. J'ai appris à jouer la *Marseillaise*, les hymnes russe et anglais et la *Brabançonne*, mais je ne veux pas jouer du Wagner. Mademoiselle m'a répondu que cela me serait difficile.

15 janvier. — Un vieil ami de grand'mère, M. Latapette, est venu la voir aujourd'hui. Comme ils parlaient tous les deux dans le salon, je me suis aperçue que la cravate de M. Latapette était noire, blanche et rouge. Alors j'ai dit :

— Monsieur Latapette, il faut mettre une autre cravate.

M. Latapette s'est écrié :

— Est-ce qu'elle aurait une tache, par exemple ? Je ne m'en suis pas aperçu.

Grand'mère était très furieuse :

— Tu es vraiment fort mal élevée, Pitchounette.
Que veux dire tout cela?
Je suis partie sans rien répondre, j'ai été dans le

Alors seulement grand'mère et M. Latapette ont
compris ce que je voulais.

— Tu es une brave petite patriote, m'a dit M. La-



Noël est tout de même venu et il m'a fait une grande surprise.

cabinet de toilette de papa, j'ai pris une de ses cravates, une bleue à pois blancs, et je suis revenue dans le salon.

— Tenez, Monsieur Latapette, voilà une autre cravate, ne mettez plus celle-ci parce qu'elle est aux couleurs du drapeau allemand.

tapette, je te remercie de m'avoir prévenu ; en effet, cette cravate est noire, blanche et rouge, je ne la porterai plus, je te le promets, mais je ne crois pas que ton papa serait très content, s'il savait que tu disposes ainsi de ses cravates avec tant de désinvolture...

(A suivre).

HERCÉ.

Le Chat de Furnes

Par Marguerite BAULU

Autrefois, le bijoutier Lederick de Buck vivait à Furnes, jolie petite cité fortifiée qui possédait une haute ceinture de murailles dont, à l'approche de la nuit, on fermait les portes monumentales. A huit heures du soir, une ronde parcourait les rues et criait aux bourgeois d'éteindre leurs feux et de gagner leur



lit. On n'entendait plus alors, dans la ville, que le bruit des trompettes et des lances sur les remparts et la voix du veilleur qui, du haut de la tour de Saint-Nicolas, nommait les heures...

Dans ce temps-là, l'existence paisible des villes n'était guère égayée qu'une fois par an, au temps des foires. Quand vint celui de la foire de Dunkerque, Lederick de Buck, en compagnie de son ami Jehan le Drapier, s'en alla ouvrir une échoppe sur la grand-place de Dunkerque, et fut si habile marchand, qu'au troisième et dernier jour de la foire, il ne lui restait qu'une paire de boucles d'oreilles qu'il se refusait à vendre, la gardant, disait-il, pour sa chère femme, Barbara. Bien entendu, toutes les commères voulaient aussi des boucles semblables à celles de dame Barbara, et le rusé marchand remplit bientôt un carnet de commandes.

Jehan le Drapier, ayant usé du même artifice, ne possédait plus, de son côté, qu'une pièce de drap fin, destinée à sa femme, la blonde Madelon.

Lorsque les marchands qui avaient tenu la foire et tous les chalands qui étaient venus leur acheter eurent bien mangé, bu, chanté et dansé jusque sous le porche de l'église, on se sépara pour toute une année et chacun se retira chez soi.

Lederick de Buck et Jehan le Drapier quittèrent Dunkerque vers cinq heures du soir et prirent la route toute droite qui longe le canal allant de Dunkerque à Furnes. Pour être rentrés avant la fermeture des portes, ils devaient presser le pas. Mais ils s'étaient si souvent arrêtés aux auberges du chemin pour se désaltérer et rire des bons tours joués aux chalands, qu'arrivés à Adinkerque, Lederick proposa de se hâter.

Mais Jehan, qui trébuchait, lui répondit :

— Je ne peux pas aller plus vite, car ce drap pèse sur mes épaules comme un tonneau de fer.

Subitement attendri sur la beauté de son drap, il s'assit au bord du canal et commença à déplier la belle étoffe.

— Es-tu fou, Jehan!... On va fermer les portes!... Avançons!...

Mais le Drapier ne bougea point et comme Lederick lui-même était très fatigué, il s'assit à côté de son camarade qui murmurait :

— Vêtue de ce tissu, ma blonde Madelon sera la plus belle commère de Furnes!

— Hé! hé! quand ma brune Barbara mettra à ses oreilles des boucles éclatantes, nul ne regardera ta poupée fadasse!

— Poupée fadasse!... Madelon!...

Sur ces mots, les deux compères enflammés de boisson et de colère se levèrent pour s'arracher réciproquement les boucles d'oreilles et le drap, quand Jehan le Drapier, mal équilibré sur ses jambes, trébuche, roule sur la berge, s'accroche instinctivement au drap qui se déplie, et, avec un grand cri, tombe dans l'eau.

Lederick, revenu de son saisissement, clame, hurle, par la plaine vide...

— Mon saint patron qui êtes au ciel, vous êtes témoin que je n'ai pas poussé Lederick, et qu'il est tombé dans le canal par ses propres mouvements... Las! las... Un si bon camarade, une si belle pièce de drap, et tant de monnaie d'or gagnée à la foire,

qui gisent maintenant dans la vase aux grenouilles !...

Abîmé dans ses tristes pensées, il se laissa aller à plat sur la berge, quand il entendit des trompettes sur le rempart.

— On ferme les portes ! cria-t-il éperdu. Il faut cependant que j'aie expliqué au shériff la mort de mon ami, pour qu'il ne m'en accuse pas.

Il se leva donc et marcha vers la ville. Arrivé au pied des remparts, il chercha une brèche, mais les murs étaient si bellement bâtis et entretenus, qu'il en fit le tour sans trouver une brique déchaussée. Tout le monde dormait. Le silence n'était interrompu que par les accents du veilleur. Du haut du beffroi, tour à tour, Lederik l'entendit crier : neuf heures !... dix heures !... onze heures ! onze heures et demie !...

A ce moment, il découvrit une longue échelle étendue sur le sol. Tous ses efforts pour la soulever furent vains, mais il parvint à la traîner jusqu'au pied des remparts. Là, au premier essai, l'échelle, comme d'elle-même, vint se poser droit contre le mur.

— Il y a de la sorcellerie là-dessous, gémit Lederik.

A cheval sur la crête du rempart, il éprouva la même facilité miraculeuse à placer l'échelle contre l'intérieur du mur, puis il descendit dans la ville noire.

Il prenait, à tâtons, la ruelle des Francs-Bouchers, quand, tout à coup, il crut rêver : une lumière bleue, plus forte et plus éclatante que celle du soleil, commençait à inonder la ville. Les nuages écartés, une lune extraordinaire se montrait, large comme une meule, et si brillante qu'on devenait aveugle à la contempler.

Arrivé à la grand'place, où demeurait le shériff, Lederik se frotta les yeux. Était-il fou ?... Sur l'espace vide entre l'Hôtel-de-Ville, le Palais de Justice, les Halles, la Maison des Chevaliers espagnols et les belles petites demeures flamandes à pignon en escalier, était dressé un grand buffet, chargé de cristaux et de belles porcelaines, enfermant des gâteaux d'amandes, des massepains, des dragées et de fines confiseries pralinées. Autour de ce buffet, debout sur les pattes de derrière, se tenant par les pattes de devant, une guirlande de chats, agitant leurs queues comme des éventails de dames, chantaient et se balançaient en cadence.

En face, sur un trône de sculpture lumineuse, étaient couchés deux chats encore plus extraordinaires. Ils étaient à peu près de la taille du renard, avaient un poil superbe et brillant comme les métaux précieux. L'un était de la couleur de l'or, l'autre de la couleur de l'argent. Le chat d'or avait des yeux

de rubis, et l'animal d'argent, que sa grandeur moindre et ses manières plus câlines désignaient pour la chatte, avait les yeux couleur de rose. Aux révérences que, en passant, leur faisaient les danseurs, on devinait qu'ils étaient leur roi et leur reine.

A l'arrivée de Lederick, un chat noir, déjà raidi par la vieillesse, poussa un miaulement strident. Aussitôt, les chats de la ronde se tournèrent vers le nouveau venu et à coups de pattes se mirent à le pousser vers le roi qui se leva, bâilla, bomba le dos, puis se rassit sur son derrière.

— Bonjour, messire Lederick, dit poliment Sa Majesté. Hé ! dites-nous comment se porte votre excellent ami, messire Jehan le Drapier ?

— Seigneur Chat, balbutia le bijoutier, puisque tu es sorcier, tu ne peux ignorer que Jehan le Drapier est tombé dans l'eau, sans que je l'y pousse.

— En vérité, compère, tu as une fière chance d'échapper au jugement des hommes, stupides dormeurs qui ignorent ce qui se passe la nuit. Nul doute qu'ils ne t'eussent pendu haut et court. Nous, roi des Grippeminauds, adorateur de la lune et des étoiles, grand shériff de la justice nocturne, pour avoir, en état de boisson, tiré trop grande vanité de la beauté de sa femme, et avoir ainsi été cause indirecte de la mort de ce pauvre Jehan, te condamnons





à devenir chat à poils, pattes, griffes et moustaches. Cependant, l'an écoulé, à pareil jour, à pareille heure, nous te rappellerons devant ce tribunal, et si la somme de tes bonnes actions l'emporte sur celles des mauvaises, dans notre miséricorde, nous te rendrons qualité d'homme.

Le roi avait à peine achevé de parler qu'une grande douleur traversa le corps de Lederick, sa tête s'abaissa comme si on lui eût donné un coup sur la nuque, ses mains touchèrent le sol et il lui poussa des choses étranges par toute la peau. En même temps, le soleil bleu s'éteignit; dans l'obscurité, Lederick put voir, mieux qu'à la clarté, la place nette et vide.

D'un mouvement nouveau, il commençait à se lécher les flancs, quand, un léger bruit l'ayant fait tressaillir, il se tapit derrière le volet d'un soupirail, sauta sur une souris et l'étrangla; quand il la tint, molle et morte entre ses pattes, il se mit à pleurer de honte et de désespoir : lui, doyen de la corporation des joailliers, membre de la confrérie de Saint-Sébastien, le plus habile ciseleur de la contrée, voilà qu'il se mettait à chasser et tuer les souris comme une bête stupide, comme un félin cruel!... Heureusement, il se souvint, qu'au bout d'une année de pénitence, il pourrait reprendre sa figure d'homme, et dans cette pensée consolante, il se

dirigea vers le *Gobelet d'or*, sa belle boutique, sise rue du Grand-Beffroi, où, sans doute, à cette heure, dormaient profondément, sa femme Barbara et sa petite fille Michelle.

Il essaya d'abord d'entrer par le soupirail, mais dame Lederick avait eu bien soin de le fermer à la nuit; alors il grimpa sur le mur du jardin, sauta sur une branche du grand noyer et, de là, se laissa tomber sur la tablette de la fenêtre, d'où il vit Michelle endormie devant l'image du petit Jésus, la tête tombée sur les genoux de dame Barbara qui, fatiguée de pleurer, commençait elle-même à fermer les yeux.

« Si je gratte à la vitre, je vais les effrayer, pensa Lederick; demain matin, dès qu'on ouvrira la porte, j'entrerai dans la cuisine, et les deux créatures me reconnaîtront tout de suite. »

A l'aube, en effet, dame Barbara, puisant de l'eau à la fontaine, laissa l'huis ouvert, et Lederick, tout gelé du froid de la nuit, se coula en catimini sous le poêle de la cuisine.

— Tu ouvriras les volets de la boutique, Michelle, tandis que je vais prévenir le magistrat de la ville que tous les marchands sont rentrés, hormis messire Lederick et Jehan le Drapier.

Lederick, voyant des larmes couler sur le moulin à café que sa femme tournait languissamment, vint frôler la paume de sa main; mais au contact de la fourrure, la dame, qui avait une peur affreuse des chats, poussa un cri; Michelle, saisie, renversa son lait brûlant sur la tête du chat; celui-ci s'enfuit en miaulant, et dame Barbara, un balai à la main, le poursuivit sous le poêle, derrière les armoires et jusque sur une planche couverte de casseroles en terre, que l'animal renversa, et qui se cassèrent sur le sol avec un bruit si terrifiant que dame Lederick en lâcha son aune.

Profitant de cette trêve, Michelle ouvrit la porte du jardin, où Lederick, sous un massif de lauriers, alla se désoler à son aise de l'accueil qu'on lui faisait dans sa maison.

Il léchait tristement ses blessures, quand les feuilles du laurier s'écartèrent, et deux petites mains blanches le saisirent. Michelle lui baisait doucement le bout du nez et faisait glisser les longs poils entre ses doigts, dans le plus grand étonnement.

Entre les bras de son enfant, Lederick était si heureux, qu'il se mit à ronronner comme une petite forge.

— Tais-toi, Minet, tais-toi, quand maman reviendra, il ne faut pas qu'elle t'entende.

(A suivre.)